

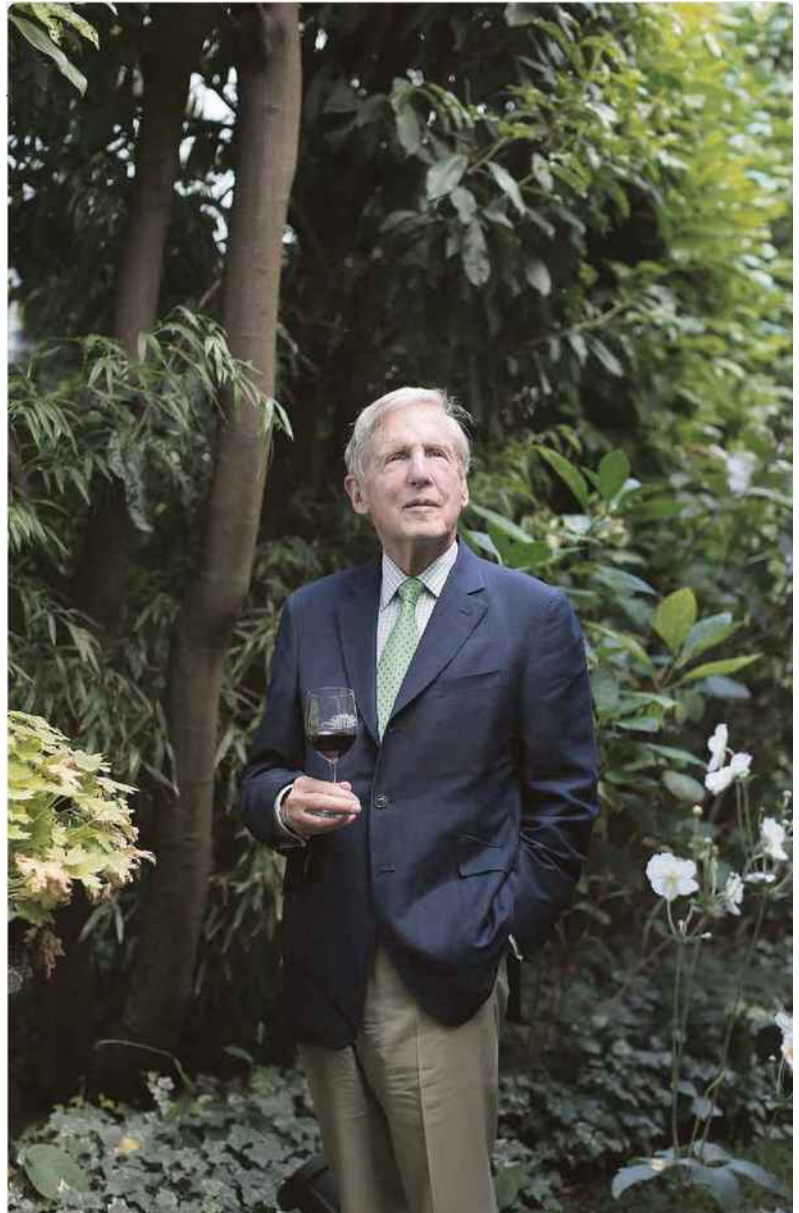


REGARDS | PORTRAIT

Robert G. **Wilmers**

Le banquier lanceur d'alertes

Très respecté aux États-Unis, ce financier anticonformiste et francophile, propriétaire heureux du Château Haut-Bailly, à Bordeaux, dénonce de l'intérieur les travers de Wall Street



Robert G. Wilmers avec un verre de son Château-Haut-Bailly à la main dans le jardin de son pied-à-terre parisien. ERIC DESSONS / JDD

GUILLAUME REBIÈRE

C'est une parabole, celle du samaritain de Buffalo et des loups de Wall Street. Une histoire de cupidité et de morale. À 80 ans, Robert G. Wilmers dirige une banque avec la sagesse que montre en toute circonstance cet Américain typique de la côte est, produit intellectuel de Harvard à l'élégance tempérée, tweed léger et cravate nouée. « *Tout le monde déteste les banquiers, en France comme aux États-Unis. J'ai l'habitude mais ça m'agace encore* », lâche-t-il dans un français soigné. Amoureux d'une Française, Elisabeth, il l'a épousée en secondes noces en 1998. Entiché de Paris, il aime flâner rive gauche, depuis Saint-Germain-des-Prés jusqu'à la Seine, une trace de Hemingway dans sa vision romanesque de la ville. Épris de la nature de vignes du Bordelais, qu'il a visitées pour la première fois en 1969, il a trouvé son bonheur à Haut-Bailly, une propriété séculaire, constituée dès le XIV^e siècle. Trente hectares magnifiques et un château classique dominant cette croupe de graves d'un seul tenant, jolie butte aux proportions idéales, qui enveloppe tel un refuge tout en laissant un horizon.

« *J'ai aimé tout de suite ce lieu* », dit Robert G. Wilmers de ce paysage accompli. Ce jour où le raisin charnu attend la vendange, il aurait pu ajouter, suivant Montaigne l'Aquitain : « *C'est une perfection absolue et pour ainsi dire divine que de savoir jouir loyalement de son être.* » La vertu vient-elle plus aisément à ceux qui ont tout ? « *Je suis un enfant avec trop de jouets, s'amuse-t-il. Ma banque, je l'adore !* » La M & T était un petit établissement régional de Buffalo, sur le lac Érié, à la frontière canadienne, quand il en a pris les commandes, en 1983. Elle n'a cessé de grossir depuis, à coups d'acquisitions, 91 milliards de dollars d'actifs dans ses coffres aujourd'hui. Son siège demeure à Buffalo, avec des bureaux à New York. Son vieux *chairman* y passe la moitié de la semaine, en filant dans Manhattan à vélo. « *À mon âge, je ne roule plus très vite* », sourit-il.

La M & T a su rester la banque *next door*, familière de tous, celle à qui l'on peut encore faire confiance. Dans un discours prononcé le 22 septembre devant les étudiants de la Wharton School, la plus prestigieuse école de finance d'Amérique, Robert G. Wilmers a répété le credo élémentaire de son

succès : « *Le seul bon prêt est celui qui sera remboursé.* »

Plutôt ringard pour les Gekko de demain, mais dans l'Amérique de la crise, ce genre de précepte a fini par toucher les spéculateurs les plus débridés. En 2011, le voilà consacré banquier de l'année ! La semaine passée, la chaîne des affaires CNBC posait encore la question : Bob Wilmers est-il notre meilleur banquier ? « *Wilmers est comme un prophète de l'Ancien Testament* », a répondu, tonitruant, Charlie Munger, le bras droit du fameux investisseur Warren Buffet, dit l'« oracle d'Omaha » pour ses visions frappées du bon sens du Nebraska – « *je n'achète que ce que je comprends* » – qui en ont fait l'un des cinq hommes les plus riches du monde.

« Dégradons les agences de notation ! »

Outre qu'ils sont actionnaires de M & T et compagnons fidèles, ces agiles octogénaires ont un point commun : ils détestent la finance spéculative. Buffett ironise : « *Wall Street est le seul endroit où les gens montent dans une Rolls Royce pour obtenir des conseils de ceux qui prennent le métro.* » Wilmers enrage : « *Il y a exactement 6.656 banques aux États-Unis. Et six monstres à Wall Street, aux*

pratiques de voyous, font la réputation des 6.650 autres, qui exercent leur métier raisonnablement bien. » Les monstres, il les connaît bien : JPMorgan, dont il a dirigé la filiale belge ; Goldman Sachs ou encore Lehman Brothers, tombée en 2008. « *La crise, on l'a déjà presque*

oubliée, craint-il. *La gourmandise est revenue dans les banques parce qu'elles ont trop d'argent dans les poches. Et la concurrence reprend féroce ment entre elles. C'est sûr, il va y avoir une autre crise.* »

En dépit des amendes colossales, en dépit des régulations plus sévères, simplement en dépit du bon sens, la plus grande place financière du monde pourrait vaciller à nouveau. L'économiste Robert Shiller, lauréat du Nobel avant le Français Jean Tirole, a alerté le mois dernier sur les excès actuels de Wall Street, comparables à ceux de 1929, 2000 et 2007, les trois krachs. La « *gourmandise* », tançait Wilmers en français, un faux ami trop tendre. « *Greediness* » plutôt, l'avidité dont il dit se garder. « *Même nous, chez M & T, nous y avons succombé, un peu...* » Et de raconter qu'en mars 2007, il a acheté pour 132 millions de dollars des fameux subprimes. « *Pour un petit profit de plus, et en décembre, ils ne valaient plus*

1934

Naissance
à New York

1966

Contrôleur des
finances de la ville
de New York

1983

Président de la
banque M & T

1998

Acquisition de
Château Haut-Bailly,
à Léognan (Gironde)

2011

Banquier de l'année
aux États-Unis

2012

Acquisition de
Château Le Pape,
à Léognan (Gironde)

que 7 millions... Une banque doit bien garder l'argent de ses clients. »

Ni activiste ni, encore moins, ennemi de la finance, ce républicain modéré, qui affiche la photo de sa rencontre avec Hillary Clinton, dénonce les subventions publiques détournées en richesses privées, fustige le rôle des agences de notation : « Dégradons-les ! L'ampleur de leurs erreurs est sidérante », écrit-il dans une tribune. Il estime que l'argent ne peut s'exempter de la morale publique et du bien de la communauté, à New York ou à Buffalo, à Bordeaux aussi, où le commerce du vin sait frayer avec la spéculation et la cupidité. Mé-cène d'institutions locales, comme le Centre d'art contemporain ou le musée des Arts décoratifs et du Design, il vient de monter l'association des donateurs américains pour la future Cité des civilisations du vin, voulue par Alain Juppé. « Le maire de Bordeaux est un homme remarquable qui a transformé sa ville. Il a la stature d'un président, si je peux me permettre... »

Warren Buffett : « Ton Haut-Bailly est une maîtresse coûteuse »

Depuis qu'il a acquis Haut-Bailly, en 1998, Robert G. Wilmers est bien introduit dans une région qui goûte l'opulence discrète. Le domaine avait connu un âge d'or à la fin du XIX^e siècle, considéré à l'égal des Margaux, Latour ou son voisin Haut-Brion, s'autoproclamant « cru exceptionnel » pour s'élever à hauteur de ces « premiers grands crus classés », au faite de puissance. Dès son rachat à une famille de

négociants belges, qui l'avait redressé après-guerre, l'Américain en a confié la conduite à la petite-fille, une démarche peu courante, a fortiori envers une femme. « En général, on laisse la place, raconte Véronique Sanders. Mais je rêvais d'en prendre la direction et Bob a dit pourquoi pas ! Il est comme ça. »

« On a misé sur Véronique après avoir demandé à son grand-père Jean de rester. Un homme honnête, chaleureux, drôle : tout était sensationnel avec lui sauf d'être son passager en voiture ! » Fidèle à sa pratique des affaires, Wilmers crée de la confiance, investit pour le long terme. « Je voudrais faire de mon vin le plus estimé de la place sans qu'il devienne inaccessible. » Le millésime 2009 a été élevé par le dégustateur Robert Parker parmi les « Magical 20 », 20 châteaux qui ont l'étoffe des premiers. « Ton Haut-Bailly est une maîtresse coûteuse », l'a raillé son ami Warren Buffett. C'est son argent, avec lequel il a ajouté Château Le Pape en 2012, 7 hectares toujours en appellation Pessac-Léognan.

« C'est un petit bijou, jubile Robert G. Wilmers. J'ai un mandat de gardien sur ces terres. La banque peut être rachetée, faire faillite... Ici, tout sera identique dans trois siècles. C'est impressionnant pour moi. » Comme en quête d'un terroir et d'une permanence avec Haut-Bailly, il a mandaté une historienne dès son acquisition afin de connaître l'origine du nom du château. « C'est son propriétaire en 1630, un certain Firmin Le Bailly, qui lui a donné son nom. Il était banquier... » ☺